

*La Indianización : Cautivos, renegados, « hommes libres » y misioneros en los confines americanos (S. XVI-XIX)*, Salvador Bernabéu, Christophe Giudicelli et Gilles Havard (dir.). Ediciones Doce Calles, Madrid, 2013, 401 p.

Jimena Marquez

Volume 44, Number 1, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1027894ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1027894ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Marquez, J. (2014). Review of [*La Indianización : Cautivos, renegados, « hommes libres » y misioneros en los confines americanos (S. XVI-XIX)*, Salvador Bernabéu, Christophe Giudicelli et Gilles Havard (dir.). Ediciones Doce Calles, Madrid, 2013, 401 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 44(1), 144–146. <https://doi.org/10.7202/1027894ar>

montagnais, Anadabijou. Il remonte ensuite une partie de la rivière Saguenay avant d'entreprendre la remontée du Saint-Laurent, puisqu'il explore la rivière Saint-Maurice et note que ce lieu, Trois-Rivières, ferait un excellent endroit pour fonder un établissement français qui faciliterait la traite des fourrures. Il fait une excursion sur la rivière Richelieu avec un guide montagnais qui lui décrit les régions accessibles à partir de cette rivière. Champlain se rend ensuite jusqu'aux rapides de Lachine. À partir de cet endroit, s'il avait voulu continuer, il aurait dû embarquer dans des canots amérindiens. Pour ne pas avoir à se séparer de l'équipage, il préfère rebrousser chemin vers Tadoussac. Champlain réussit toutefois à dessiner une carte de la rivière des Outaouais à partir des descriptions des Amérindiens. Thierry précise tout au long du récit les noms modernes des endroits visités afin que le lecteur puisse suivre facilement le périple de Champlain. La description des événements par l'explorateur est aussi analysée en notes de bas de page et mise en lien avec d'autres textes historiques.

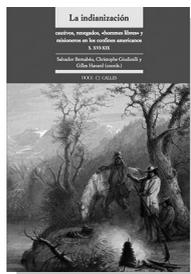
L'équipage fait un arrêt en Gaspésie pour s'approvisionner en poissons. Cette escale permet à Champlain d'interroger les Micmacs sur la région. Ces derniers décrivent la présence de filons de cuivre et d'argent. De retour en France, Champlain fait son rapport au Roi qui, désireux de favoriser le développement de la Nouvelle-France, encourage Champlain à publier son récit de voyage le plus rapidement possible.

Thierry réussit à bien contextualiser le texte de Champlain avec l'époque historique où il fut écrit. À partir d'un récit de voyage, il réussit à dépeindre le portrait d'un homme et d'une époque. Cela permet d'appréhender différemment les renseignements amassés par l'explorateur. Le titre du livre, *Espion en Amérique*, décrit bien le rôle de Champlain qui rapporte systématiquement ses découvertes au roi de France. Par contre, bien que son premier voyage avec les Espagnols soit une véritable mission « d'infiltration », son rôle lors de son voyage vers la Nouvelle-France est

beaucoup plus celui de représentant du roi que celui d'espion, puisque ses intentions ne sont nullement secrètes.

Thierry est un expert des premières explorations françaises en Nouvelle-France, il possède une solide connaissance de son sujet et il s'appuie sur une large bibliographie. Il a aussi une bonne facilité à adapter un texte pour le grand public. Son texte reste très proche de la version originale de Champlain, mais la lecture en est beaucoup plus fluide. Toutefois, l'auteur ne réinvente pas la roue et ne fait que porter au regard du public des renseignements moins bien connus de la vie de Champlain. Plusieurs études sur les textes de Champlain sont disponibles sur le marché, mais certains de ceux-ci sont plus rares. C'est le cas avec le *Bref discours* choisi par Thierry. De plus, en choisissant un titre accrocheur comme *Espion en Amérique*, il réussit à provoquer l'intérêt du grand public. Bref, ce livre vise un public large et réussit bien à rendre accessible un texte ancien tout en gardant une approche scientifique et bien documentée.

**Stéphanie Courchesne,**  
doctrante en anthropologie,  
département d'anthropologie, Université  
de Montréal



**La Indianización : Cautivos, renegados, « hommes libres » y misioneros en los confines americanos (S. XVI-XIX)**

Salvador Bernabéu, Christophe Giudicelli et Gilles Havard (dir.). Ediciones Doce Calles, Madrid, 2013, 401 p.

CET OUVRAGE COLLECTIF propose d'appréhender la conquête – « la rencontre » entre Européens et Amérindiens – d'une manière originale, c'est-à-dire opposée au discours colonial privilégiant l'analyse de l'acculturation des Amérindiens. Ce livre s'intéresse donc au processus

« d'indianisation » – terme employé par les auteurs. Cette étude répond à une véritable nécessité historique, étant donné la multitude de cas recensés qui résistent à une analyse traditionnelle. Ces cas d'interculturalité, de biculturalité, passés souvent sous silence, confrontent la discipline historique à son propre manque d'outils analytiques. Cet ouvrage amorce donc la construction d'un nouveau modèle méthodologique et analytique à travers lequel on pourrait inclure les individus ou groupes européens qui, vivant à proximité de peuples amérindiens, se sont assimilés – volontairement ou par la force – à ces derniers, au point parfois de ne plus pouvoir retourner dans leur société d'origine. Les cas de ces individus indianisés, restés opaques jusqu'à maintenant, sont finalement mis à nus et analysés par les divers auteurs de cet ouvrage en tant que sujets d'étude à part entière, et non plus comme des cas isolés.

Bien entendu, les coordonnateurs ne manquent pas de souligner que ce « contre-sens » culturel a déjà été étudié ailleurs sous le terme « ensauvagement » (p. 11). Ainsi, il n'est pas question de présenter une découverte historique, mais plutôt de regrouper, à travers toutes ces contributions, le plus possible de cas précis d'indianisation.

Les territoires susceptibles de promouvoir ce genre d'interculturalité sont aussi un sujet privilégié ayant souvent été laissé pour compte dans les études historiques classiques : il s'agit des frontières oubliées et peu définies et des zones périphériques des empires coloniaux. Ces zones poreuses et dynamiques sont les territoires où le plus de colons furent assimilés aux Amérindiens et où l'indianisation a eu lieu.

À travers cet ouvrage, on découvre un phénomène transculturel riche et varié, qui se présente dans divers contextes et périodes, et à différents niveaux d'intensité : depuis l'abandon complet des références européennes jusqu'à l'intégration ponctuelle d'objets amérindiens et de certaines coutumes. L'intérêt pour les auteurs de souligner la multitude des facettes de l'indianisation est de mettre en

évidence les différents agents qui opèrent dans chaque cas particulier.

Dans le premier chapitre, José Luis de Rojas présente une discussion théorique qui souligne les limites de l'analyse de ces phénomènes interculturels en se laissant guider uniquement par le concept d'indianisation (p. 19-31). Ainsi, avant de procéder à la présentation des différents cas d'indianisation, le lecteur est averti qu'il n'y a pas eu qu'une seule indianisation, mais bien plusieurs (p. 29). De Rojas présente ainsi une discussion pertinente sur la catégorie conceptuelle de « l'indianité » et sur le concept de « confins » (p. 20). Il présente les traces historiques du terme « Indien » dans les écrits coloniaux et nous montre comment cette catégorie a été créée de toutes pièces par les autorités espagnoles qui cherchaient à regrouper sous un même nom des peuples variés qui n'avaient en commun que la terre sur laquelle ils vivaient (p. 21). Ainsi, en se penchant sur le terme « Indien », De Rojas souligne aussi que, dans beaucoup de cas, ce que nous nommons « indianisation » était dans les faits le fruit naturel du mélange inévitable des peuples, connu aussi sous les noms de « métissage » ou de « créolisation » (p. 24). Dans tous ces cas, le territoire dans lequel opère ce processus est le facteur déterminant. Les confins de l'empire colonial, qu'ils soient anglais, français ou espagnols, sont des lieux dits « rebelles », « sauvages », où la présence des autorités est parfois minime, même inexistante et où l'indianité se trouve intensifiée en donnant lieu à l'indianisation (p. 29).

La suite de l'ouvrage est subdivisée en quatre grandes parties, selon les différents genres d'indianisation : la première partie est « Indianisation par immersion ». Pour présenter l'immense variété des contextes possibles dans lesquels cette immersion peut avoir lieu, Francisco Gil Garcia et Salvador Bernabéu Albert présentent deux cas très distincts de naufragés, pêchés aux deux extrémités du continent américain. Le lecteur peut ainsi se promener de la mer des Caraïbes, conquise par les Espagnols, à la côte Pacifique du Canada où

des Anglais furent capturés au XIX<sup>e</sup> siècle par les Nooktas (p. 35-85). Francisco Javier Sanchez Moreno et Joaquin Rivaya Martinez analysent de leur côté la pratique courante chez les Comanches du Sud-Ouest américain de kidnapper des Euro-américains (p. 85-135). Dans les deux cas, ceux des naufragés et des prisonniers, les auteurs soulignent que ce sont des exemples de dommages collatéraux de la découverte de l'Amérique. Paradoxalement, au moment même où les autorités coloniales s'affairent à civiliser les peuples conquis, des Européens « s'ensauvageaient » (p. 83).

Dans la deuxième partie du livre, « Frontières poreuses : Les Indianisés dans les confins coloniaux », les auteurs successifs présentent plusieurs cas, dans des régions frontalières socio-culturellement poreuses, où les agents coloniaux « basculent » dans le monde indigène. Sans aboutir à une théorie du « basculement », Jimena Paz Obregon Iturra, Sara Ortelli et Gilles Havard se penchent sur les causes et les motivations qui poussent toutes les catégories de colons mélangées à succomber à la « tentation indienne » (p. 183, 211, 231). On découvre ainsi – que ce soit au Chili ou dans les Prairies nord-américaines – que le monde indien est dans l'esprit des colons synonyme d'une quête de pouvoir, de prestige, d'argent, de protection (contre la loi coloniale), mais aussi d'exotisme et de plaisirs terrestres. Dans cette deuxième partie, Gilles Havard présente le cas singulier « des hommes libres » (p. 232-261) et nous explique comment ces ex-employés des grandes compagnies qui œuvraient dans le commerce de la fourrure abandonnèrent femmes et enfants, vie coloniale et mœurs chrétiennes, pour s'établir parmi les Amérindiens. Gilles Havard suit leurs traces dans les vastes Prairies nord-américaines, nous montrant comment, parallèlement au pouvoir colonial établi au centre de la colonie, il subsiste une société autonome faite à partir d'un amalgame de groupes socio-ethniques. Cette société est donc une solution de rechange politique et sociale à l'ordre colonial qui pourrait elle-même être caractérisée

comme une version *indianisée* de la société coloniale (p. 254).

La troisième partie du livre, « Mission et Indianisation » s'attaque au rôle des missionnaires dans l'indianisation des Indiens, c'est-à-dire à la transformation des groupes distincts qui vivaient sur la terre des Amériques en un groupe générique dénommé « Indiens » (p. 291). Guillermo Wilde souligne que l'indianisation des Indiens dépasse le regard européen qui regroupe et homogénéise la société conquise, mais s'appuie sur des institutions spécialisées dans la création d'une catégorie sociale qui serait soumise au pouvoir colonial. L'institution par excellence opérant cette « réduction » est la mission qui avait pour but de civiliser les Indiens et de créer des « Indiens de mission » (p. 292).

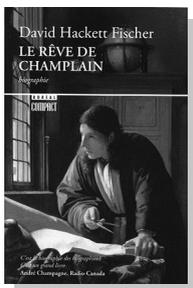
Dans cette partie, Frédéric Laugrand nous présente une autre facette de l'évangélisation dans le cas du « chamane missionnaire » chez les Inuits de l'Arctique (p. 311-334). Laugrand présente un missionnaire jouant au chamane pour impressionner et évangéliser les communautés d'Inuits. Cependant, ce que nous révèle ce cas particulier est que le missionnaire lui-même se fait prendre dans son piège : en utilisant la logique chamanique de ses destinataires, il leur cède finalement plus de terrain que prévu. En effet, ces missionnaires « chamanes » auront contribué à assurer la continuité et la vitalité du chamanisme dans l'Arctique (p. 330).

Finalement, la dernière partie est consacrée au Canada comme terre privilégiée d'indianisation et de négociation identitaire : « Indianisation et identité : le cas du Canada ». Dans cette partie, Denys Delâge présente la peur de passer pour des « Sauvages » chez les Canadiens français (p. 397). Delâge présente le processus de métissage qui a eu lieu en Nouvelle-France, connu autrefois sous le terme « d'ensauvagement » (p. 364). À travers une analyse méticuleuse des sources historiques, l'auteur dresse le portrait d'une région américaine où la proximité avec les Amérindiens est très grande et où le besoin de survie et d'adaptation à l'hiver mène, dans

de nombreux cas, à l'assimilation parfois complète (p. 367). Cependant – même si l'influence amérindienne fut bien plus que des emprunts matériels et qu'elle conduisit les Canadiens français, dans un premier temps, à changer le regard qu'ils portaient sur eux-mêmes et sur les autres (p. 368) –, après la défaite à Québec, le peuple conquis chercha à cacher sa part amérindienne. En effet, en tant que « colonisateurs-colonisés », les Canadiens français ont dû faire valoir leurs droits et revendiquer leur identité française devant la Couronne anglaise en s'affiliant au « prestige de la langue et de la culture françaises » (p. 397). Delâge fait la lumière sur la quête d'une « France éternelle » qui mènera les Canadiens français à occulter leur part métissée qui constitue « une honte de soi » (p. 398).

*La Indianización* nous propose un nouveau regard sur un phénomène déjà documenté, mais jamais à l'échelle du continent, ni à travers tous ces regards multiples. Cet ouvrage offre aux lecteurs une compréhension à la fois historique et anthropologique de la biculturalité américaine.

**Jimena Marquez**  
département d'anthropologie  
et de sociologie,  
Cégep John Abbott



### **Le rêve de Champlain, biographie**

David Hackett Fischer. Traduit de l'anglais par Daniel Poliquin, Éditions du Boréal, collection « Compact », Québec, 2012 [2008 pour l'édition anglaise], 999 p.

L'IMPLANTATION D'UNE COLONIE française en sol américain, au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, faisait suite à plusieurs siècles d'exploitation saisonnière des ressources maritimes le long des côtes nord-américaines par de nombreux navires européens. Motivées par les succès faramineux

de certaines expéditions espagnoles, par la prospérité du commerce dans les eaux atlantiques ou par l'espoir de trouver ailleurs un espace libre où vivre décentement, plusieurs tentatives d'installation de colons français en Amérique du Nord s'étaient soldées, au XVI<sup>e</sup> siècle, par des échecs retentissants, voire des tragédies dues à la méconnaissance du territoire et à l'incapacité pour les Européens de survivre sans agriculture, aux dissensions entre colons, aux ratés d'une planification déficiente ou aux revirements politiques de la métropole. Les missions auxquelles participa Samuel de Champlain à partir de 1603 marquent un revirement à cet égard en jetant les fondements de ce qui deviendra peu à peu une véritable colonie : la Nouvelle-France. Écrivain sobre mais prolifique, Champlain a en outre laissé à la postérité de nombreux écrits et dessins qui constituent une véritable manne pour la recherche historique.

Icône de la colonisation française autant que du fait français en Amérique du Nord, le personnage de Champlain ne manque ni de biographes ni d'hagiographes, et l'étude de David H. Fischer, historien américain de renom, s'inscrit dans la lignée des grandes fresques qui ont vu en Champlain un fondateur, un bâtisseur, un rêveur visionnaire, une figure patriarcale idyllique en somme, figure dont l'émergence a été facilitée par la rareté des données biographiques avérées sur ce personnage et la quasi-absence de remarques personnelles dans ses écrits pourtant abondants.

Monumentale, l'étude de David H. Fischer propose une revue chronologique en cinq grandes étapes de la vie de Champlain, depuis son enfance à Brouage jusqu'à son décès à Québec le 25 décembre 1635, enrichie d'un chapitre historiographique ainsi que de nombreuses annexes faisant le point sur certains aspects encore obscurs de sa vie<sup>1</sup>, de son œuvre ou de son époque. D'abondantes notes placées en fin d'ouvrage, un index et une bibliographie complètent ce savant tour d'horizon d'une vie présentée comme exemplaire et d'une recherche qui ne l'est pas moins.

Dans la grande tradition d'une Histoire qui « raconte », David H. Fischer plante un décor vivant grâce à des descriptions sensorielles nombreuses qui permettent au lecteur de s'identifier à son sujet, devenu homme de chair et d'os grâce à l'imagination empathique d'un biographe s'efforçant de combler les lacunes de ses innombrables sources. Remarquablement bien traduite, la version française de cette étude concourt à rallier le lecteur à la vision héroïsante enthousiaste qu'elle défend : Champlain, fils naturel vraisemblable du roi Henri IV, serait un des représentants les plus nobles d'un humanisme pragmatique qui aurait contribué à établir en Nouvelle-France une tradition de tolérance, de respect et d'alliance avec les peuples amérindiens faisant contraste avec les pratiques génocidaires espagnoles du siècle précédent ou avec les politiques anglaises d'exclusion raciale des colonies de la Nouvelle-Angleterre. L'abondance des sources consultées et de l'iconographie convoquée et intelligemment commentée, la pertinence de ces références et de certains raisonnements critiques, l'habileté narrative de l'auteur, la facture soignée et la cohérence d'ensemble de cette étude ne contribuent pas peu à instiller chez le lecteur l'envie de croire en cette vision convaincante d'un Champlain humaniste (dans le sens d'humain), tolérant, rationnel et pacifique.

Pourtant, cette étude érudite et habile sur un personnage historique sur lequel on pourrait croire qu'il ne reste désormais plus rien à dire laisse au final une certaine inquiétude quant à l'évolution de la science historique. C'est que, malgré d'indiscutables qualités, la biographie de David H. Fischer renoue justement avec une vision héroïsante qui fait d'un seul homme le père de tout un peuple. Peu critique à l'égard des textes mêmes de Champlain et trop prompt à donner de l'importance à son héros, David H. Fischer adhère un peu rapidement, par exemple, à la thèse voulant que le « père de la Nouvelle-France » soit le fils naturel d'Henri IV, ou qualifie d'« attaques » les études mettant en doute l'authenticité ou la